

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DRAMES INCONNUS

#### PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

#### IV.

Puis, levant ses yeux vers cette femme qui, debout près de sa chaise, le dominait de sa haute taille :

—Oui, vilaine mauvaise tête ! ajouta-t-il à mi-voix sur un ton de fort amical reproche, en même temps qu'il lui adressait une sorte de sourire.

La Cardoze parut peu touchée par cette indulgente allusion du maître à une mystérieuse faute et s'éloigna, muette et sombre, pour aller ouvrir la porte du salon.

—L'orage gronde sur le docteur ; méfions-nous des éclaboussures, pensa Paul.

À l'exemple du maître de la maison, les convives se levèrent de table.

—Eh ! que vois-je ? vous vous envollez, douce colombe ? cria aussitôt la petite crécelle de Caduchet désespéré, qui aperçut la veuve Pillois se dirigeant vers les appartements intérieurs.

—Mme Pillois va rejoindre ces dames, lui répondit de Jozères dans l'oreille.

Malgré cette précaution, la phrase n'arriva pas bien distincte au sourd qui repartit :

—Les dames ? C'est un jeu trop absorbant après dîner. Nous sommes en nombre ce soir. Pourquoi ne ferions-nous pas un whist ? Cela nous changera de notre " mort " habituel.

Et l'amoureux Thomas, après un dernier et ardent regard à la veuve qui disparaissait, suivit les autres avec un vif empressement qui prouvait que, parmi ses défauts, il avait celui d'être joueur comme les cartes.

—Allons, Dodoze, sers nous vite ton moka, il nous faut la table pour faire une partie, dit le gras bonhomme à la bonne qui, la cafetière au poing, se tenait près de la table de jeu sur laquelle elle avait placé son plateau à café.

Après avoir empli une tasse, elle vint droit à Avril. En même

temps qu'elle la lui présentait, elle tendait de l'autre main le sucrier. Aucune de ses deux mains n'était agitée du plus petit tremblement et nul trouble ne se lisait dans ses yeux fixés sur l'héritier.

—Hum ! pensa Paul l'apparence est rassurante, mais pourquoi commencer par moi ? Le café peut bien être inoffensif... Mais qui me dit que la tasse n'était pas à l'avance frottée de quelque malfaisante drogue.

Et, avec le plus de naturel possible, comme s'il attendait que le café, tout bouillant, se refroidît un peu, il posa la tasse sur le marbre de la cheminée près de laquelle il se tenait à côté du docteur.

Perrier comprit-il cette méfiance ? Quand, à son tour, il eut reçu sa tasse de la Cardoze, il la tendit à Avril en disant

—Cardoze a toujours la rage de me verser jusqu'aux bords quand moitié hauteur me suffit.

Voulez-vous changer ma tasse pour la vôtre qui me paraît être moins pleine ?

—Acceptez, monsieur Avril. Le café est délicieux ce soir, vous ne pouvez que gagner au change. Cardoze s'est vraiment surpassé aujourd'hui, dit M. de Jozères qui savourait son café en fin connaisseur.



—On peut en le rencontrer ce bel maître dont vous voulez faire mon gendre ?

C'était si simplement dit que Paul, convaincu, reprit sa tasse en répondant :

—Grand merci, mon hôte, mais je suis comme vous, peu m'est assez. A la quantité, je préfère la qualité.

—Mais quantité et qualité réunies sont encore de beaucoup préférables, appuya le gendre du médecin en riant.

Et, tout en tendant sa tasse à la Cardozo pour qu'elle la remplît à nouveau, le vicillard ajouta gaiement :

—Votre oncle aurait pu aussi vous prôner la maison de Perrier pour son excellent café... lui qui vous l'avait déjà vantée pour ses cardons à la moelle.

Paul tressauta de surprise à ces mots qui trahissaient une impudente bravade et regarda en face M. de Jozères. Il y avait tant de bonhomie tranquille et de naïveté vraie sur ce visage à cheveux blancs que le jeune homme se sentit forcé de croire à l'innocence du gendre.

—Il ne se doute nullement des connaissances culinaires de son beau-père, pensa-t-il.

Quant à savoir ce que Perrier avait éprouvé aux paroles de M. de Jozères, Avril ne put s'en rendre compte par l'examen de sa physionomie, car, au moment même où la phrase était dite, le docteur avait vivement ouvert la porte d'une pièce voisine, dans laquelle s'était fait entendre quelque bruit, et, du seuil, s'adressant à une personne qui s'y trouvait, il s'était écrié :

—Que cherchez vous donc ainsi dans mon cabinet, Pierre ?

—Un encrier pour Mme de Jozères qui veut donner par écrit une adresse de fournisseur à Mme Pillois, dit la voix du domestique interpellé.

—Bien, prenez mon encrier, mais rapportez-le dès que ma fille aura fini, commanda le docteur.

—Monsieur ne m'autorise-t-il pas à le laisser ? Mme de Jozères se plaint que, plume, papier et encre, on ne trouve jamais chez sa mère rien pour écrire, demanda encore la voix.

Au lieu de répondre du seuil de la porte comme il l'avait déjà fait, le docteur, à cette nouvelle demande, entra dans le cabinet dont il ferma la porte sur lui.

Pendant ce court incident, M. de Jozères s'était approché d'Avril, et, pour ne pas laisser la conversation interrompue par cette histoire d'encrier, il demanda en réminiscence de ce qui avait été dit à table :

—Ainsi, monsieur Avril, vous habitez la maison devant laquelle on a ramassé Bricard ?

—Oui, monsieur... la propriété de M. Perrier. Je vous représente ce soir un locataire hébergé par son propriétaire.

—Oh ! oh ! fit en riant M. de Jozères, le docteur n'est pas un de ces farouches propriétaires comme on en voit tant ! il patiente pour les termes... il est coulant pour les réparations.

—Hein ! de quoi parlez-vous ? demanda Perrier, un peu pâle, en reparaisant dans le salon.

—Je dis que vous êtes la perle des propriétaires... coulant sur les réparations.

—Est-ce que vous en avez à me réclamer ? dit aimablement Perrier en homme tout disposé à accorder.

—Grand merci ! fit sèchement Avril. L'appartement de mon oncle est en parfait état. Une seule réparation est utile et je m'en charge.

—Mais pourquoi ne pas me la laisser faire ? insista le docteur avec une pointe d'inquiétude.

—Non, j'ai mon serrurier, appuya Paul.

—Ah ! un serrurier ! répéta Perrier en hésitant.

—Oui, je veux changer la serrure de la porte d'entrée... pour empêcher les visiteurs de se promener chez moi en mon absence. Je ne sais qui possède une seconde clef, mais je suis certain que quelqu'un s'est introduit ce matin dans mon domicile pendant que je suivais l'enterrement.

—Est ce possible ? s'écria le médecin avec un étonnement qui sonna tellement faux que l'héritier sut aussitôt à quoi s'en tenir.

—Vous aurait-on volé ? demanda M. de Jozères avec une voix qui, elle, vibra d'un réel intérêt.

—Celui-là est sincère, pensa Paul.

Puis il répondit à haute voix :

—Non, car ce qu'on voulait me voler était mis en lieu sûr.

Sans doute pour se donner une contenance, le docteur avait été aider Caduchet qui, sa quatrième tasse de café doucement lampée, s'était mis à préparer la table de jeu pour la partie de whist.

Après avoir emporté son plateau et sa cafetière, la Cardozo reparut tenant deux de ces porte-bougies à abat-jour ovale, spécialement destinés aux tapis de jeux, qu'elle posa sur la table devant laquelle Caduchet s'était assis.

Tout en répondant à M. de Jozères, Paul guettait le docteur du coin de l'œil.

A ce moment, Perrier était un peu courbé vers la table, préparant les jetons. Quand la Cardozo posa les lumières, elle se pencha pour mettre la seconde à l'autre bout du tapis, et, dans ce mouvement, sa tête se croisa avec celle du médecin, au-dessus de Caduchet assis.

—Le maître vient de donner un ordre à la Cardoze, se dit aussitôt Avril qui observait.

L'oreille des sourds a quelquefois des caprices. Elle perçoit souvent au hasard un mot sans rien entendre de ceux qui l'accompagnent.

Tel fut le cas de Caduchet.

On avait perlé si près de lui qu'un mot était venu réveiller son tympan affaibli.

—Hein ! fit-il étonné : l'encrier ! quel encrier ?

Les deux têtes s'étaient vite éloignées. Aussi le sourd, on ne voyant plus au dessus de lui que la figure impassible de Perrier, se hâta d'ajouter :

—Ah ! pardon, cher ami ; je croyais que vous me parliez.

Puis, s'adressant à Paul et de Jozères restés près de la cheminée :

—Allons, messieurs, tirons les places et en avant le whist !

Le sort ayant mis ensemble Caduchet et le docteur, Paul s'assit en face de M. de Jozères.

La Cardoze sortit comme on jetait la première carte.

Pendant dix secondes, le silence des joueurs fut complet. Mais, à la sixième carte, tout en regardant son jeu, M. de Jozères, l'homme à la face d'honnête homme et aux cheveux blancs, sans avoir autrement l'air préoccupé que des cartes qu'il maniait, M. de Jozères, disons-nous, demanda à l'héritier, sans tourner la tête de son côté :

—Monsieur Avril, combien voulez-vous nous vendre les lettres et papiers qu'on n'a pu trouver chez vous ?

L'étonnement fit faire à Paul un soubresaut qu'aperçut le sourd qui, déjà, avait remarqué le soubresaut de Jozères. Aussi posa-t-il ses cartes sur la table, en s'écriant tout grognon :

—Ah ! si vous dites votre jeu... ce n'est pas la peine de jouer... Je ne suis pas de force contre des adversaires qui s'annoncent leurs atouts.

## V

L'expropriation qui, pour l'élargissement de la chaussée, est venue, il y a une dizaine d'années, mordre sur tout le côté de la rue de la Pépinière, a enlevé à cette voie sa tranquille physionomie. Soit en partie, soit en totalité, le pied des démolisseurs a renversé une longue file de ces petits hôtels qui bordaient le côté exproprié de leurs longs murs, percés de portes toujours closes.

Au nombre de ces constructions, aujourd'hui disparues, se trouvait, à l'époque de notre histoire, une superbe demeure, située entre cour et jardin, que les habitants du quartier désignaient sous le nom d'hôtel d'Armangis.

Bien que servie par un fort nombreux domestique, cette famille ne se composait que de trois personnes : M. d'Armangis, sa femme et sa fille.

A en croire les cancans, M. d'Armangis, suivant l'expression populaire, était un vrai loup qui vivait presque toujours renfermé chez lui. C'était tout un événement dans le quartier quand on rencontrait dans la rue ce grand homme grisonnant, vêtu de noir, toujours triste et muet.

Mais si M. d'Armangis était un loup, sa femme, en revanche, était une enragée mondaine qui ne manquait pas une seule occasion de plaisir. Toutes les nuits, à l'heure la plus avancée, le silence de la rue était troublé par le retentissant : "Porte, s'il vous plaît !" de son cocher, qui la ramenait d'un bal ou d'une fête. Elle se rattrapait, disait-ou, d'un premier mariage qui l'avait rendue fort malheureuse.

Quel âge avait Mme d'Armangis ? Ceux qui ne lui connaissent pas une fille de dix huit ans ne lui auraient pas donné plus de la trentaine en la voyant passer, gracieusement couchée dans sa voiture, brillante de fraîcheur, de beauté et de suprême élégance. Des gens bien informés auraient tenté d'affirmer qu'elle dépassait fort la quarantaine qu'on aurait positivement refusé de les croire. Pouvait-on donner pareil âge à cette dame, si certaine de tout l'éclat de sa beauté, qu'elle avait les audaces de toilette d'une femme de vingt ans ? Quand une toilette de bal découvrait ses bras, ses épaules et toutes les richesses de sa poitrine, elle pouvait impunément se mêler à ses plus jeunes rivaux.

Peut être sa beauté eût-elle subi un petit échec si on eût placé Mme d'Armangis à côté de sa fille, son vivant portrait. Alors, seulement, on aurait pu, en jugeant de ce que la mère avait été à dix huit ans, se rendre compte du bien léger changement apporté par l'âge. Mais Mme d'Armangis n'avait pas à craindre cette comparaison, car, pendant qu'elle allait triomphante dans le monde, sa fille Blanche, comme une perle enfouie, restait à l'hôtel sans jamais en sortir que pour se rendre le dimanche, sous la conduite d'une gouvernante, à la messe basse de la plus proche église.

Était ce par jalousie de la beauté de Blanche que la mère ne rendait aucune de ces fêtes où elle était conviée ? Pour s'exempter de réceptions dans lesquelles il lui aurait fallu produire sa fille, Mme d'Armangis se rejetait sur le caractère morose de son mari qui, disait elle, avait une profonde aversion pour le monde et ses joies. Le fait était que jamais M. d'Armangis n'avait paru au côté de sa femme dans toutes ces réunions bruyantes. Elle y venait et en parlait toujours seule... et la médiancée la plus alerte n'avait pu la surprendre acceptant un bras protecteur.

Cette vie de plaisirs, en lui dévorant une partie de ses nuits, faisait que Mme d'Armangis ne se levait que fort tard. C'était seulement à deux heures de l'après-midi que, bien reposée, rafraîchie et parfumée par un bain, coiffée de "promièdre", elle recevait ses visites en une de ces coûteuses toilettes de chambre qui sont tout un fouillis de dentelles et de rubans.

Cette habitude devait être connue d'un visiteur qui, au moment de notre récit, venait de s'arrêter dans la rue devant la porte de l'hôtel d'Armangis.

Avant de toucher au bouton de la sonnette, il consulta sa montre :

— Il n'est que midi. Elle ne doit pas encore être levée, murmura-t-il.

Il fit quelques pas pour s'éloigner, puis il revint en se disant :

— Elle sera peut-être déjà envolée quand je repasserai ; mieux vaut la faire prévenir à son réveil que j'ai besoin de lui parler. Ainsi averti, elle m'attendra.

Et le visiteur poussa la porte qui venait de s'ouvrir à son coup de sonnette.

Le concierge se tenait sur le seuil de sa loge tout prêt à recevoir l'arrivant.

— Quand il fera jour chez Mme d'Armangis voudrez-vous la prévenir que...

— Mais madame est levée, docteur, interrompit le concierge.

— A pareille heure ?

— Oui, monsieur Perrier, il n'a fallu rien moins que la singulière visite qui lui était annoncée pour faire lever madame.

Le médecin fronça légèrement le sourcil.

— Et peut-on savoir quel est ce visiteur, mon garçon ? dit-il avec une certaine hésitation.

— Oh ! un visiteur comme n'en reçoit pas souvent ici... c'est un commissaire de police.

— Ah ! fit sèchement le questionneur dont le poing se contracta sur la pomme de sa canne.

— Ma foi ! oui, un commissaire. Il avait d'abord envoyé quelqu'un pour demander de sa part à quelle heure M. d'Armangis voudrait le recevoir.

— Ah ! répéta Perrier.

Mais il y avait comme un soupir de soulagement dans ce second ah ! On eût dit que la politesse du commissaire rassurait le docteur contre ce que la visite pouvait avoir de grave.

Le concierge continua :

— Monsieur venait de partir pour faire une de ces solitaires promenades de six ou sept heures qu'il exécute de temps en temps. Alors, vous comprenez... un commissaire, ça ne vient pas sans motif. A défaut de monsieur, on s'est donc décidé à réveiller madame qui a répondu bien tranquillement : " Dites que je recevrai M. le commissaire à midi ", et aussitôt elle s'est fait habiller sans bougonner comme quand on eût trop tôt dans sa chambre.

— Midi ! fit Perrier, mais cette heure vient à peine de sonner.

— Aussi le commissaire ne fait-il que d'arriver. On l'a introduit au petit salon.

— Jusqu'à ce que madame puisse me recevoir, je vais voir Mlle Blanche.

— Vous la trouverez soignant ses camélias dans la serre.

Le médecin traversa la cour de l'hôtel en se répétant :

— Quel veut ce commissaire ?

Au moment où il atteinait la première marche du perron, plusieurs coups frappés à la glace d'une fenêtre du rez-de-chaussée lui firent tourner la tête.

C'était Mme d'Armangis qui, l'ayant vu arriver, lui faisait signe de venir la rejoindre.

—Elle est un peu pâlotte... m'appelle-t-elle à son aide ? pensa-t-il en prenant la route du petit salon.

Au seuil de la porte il trouva la grande dame qui, l'attrayant par la main, le fit entrer en disant :

—Tenez, monsieur le commissaire, voici le docteur Perrier, le père de Mme de Jozères, qui vous renseignera aussi.

—De quoi s'agit-il donc ?

—De l'assassinat d'un nommé Bricard qui était au service de M. Jozères, répondit le magistrat. M. votre gendre a dû vous parler de ce crime qui, m'a-t-il dit, s'est précisément accompli devant une maison à vous appartenant.

—C'est vrai. On m'a appris ce crime hier soir. Mais il me serait impossible de vous donner le moindre renseignement sur ce malheureux auquel je n'ai prêté aucune attention alors qu'il était chez mon gendre.

—Oh ! docteur, vous n'arrivez que fort incidemment dans l'enquête... à propos d'un homme à votre service... du concierge de la rue de la Victoire.

—Ah ! le père Mathis ?

—Oui ! nous voulons savoir si cet homme n'a pas intérêt à égarer la justice par une fausse déposition qui la pousse sur une mauvaise piste. Or ce Mathis a prétendu que Bricard avait dû être dépoüillé d'une montre qu'il portait habituellement. La victime avait sur elle une somme en or qui a été retrouvée dans sa poche. Nous nous serions peut-être arrêtés à cette hypothèse que l'assassin, par une cause quelconque, n'a eu que le temps de voler à moitié sa victime.

—C'est assez probable, dit Perrier qui, tout en écoutant, examinait Mme d'Armangis renversée sur sa chauffeuse, et jouant nonchalamment avec la cordelière de sa robe de chambre.

—Oui, c'est probable, continua le commissaire, mais nous devons tenir compte de tout. Votre concierge, en parlant de cette montre, a rapporté de Bricard un assez étrange propos. Plusieurs fois, prétend Mathis, le défunt, en lui montrant une inscription, en russe, gravée dans le boîtier, lui aurait dit : " Tu vois ceci ? Ça vaut une jolie somme. " Donc un intérêt quelconque s'attachait à cette montre. Était-ce un secret important ? La preuve d'un fait ou inconnu ou recherché... d'un crime peut-être ? En un mot, cette montre a-t-elle été la seule cause de l'assassinat ? Avons-nous à attribuer ce crime ou à un mystérieux motif ou à une intention de vol qui n'a pu être complètement exécuté ? Voilà ce que nous devons rechercher.

—Et vers quelle supposition penchez-vous ? demanda le médecin.

—Autant que j'ai pu comprendre, je crois que M. le commissaire s'est décidé pour le motif mystérieux, dit gracieusement Mme d'Armangis.

—Je l'avoue, madame. Seulement la justice, avant de se lancer sur cette voie, a tenu à contrôler le dire de ce Mathis... votre concierge, docteur.

—Mathis est bavard et un peu ivrogne, mais je vous le garantis honnête homme, affirma Perrier.

—Donc, poursuivit le magistrat, nous avons voulu faire constater par d'autres que le portier l'existence de cette montre. Je me suis rendu ce matin chez M. de Jozères, le dernier maître

servi par Bricard. Ni votre gendre, ni votre fille, docteur, n'avaient fait attention si leur domestique avait ou non une montre.

—Et, après cette visite chez mon gendre, vous avez eu l'idée de venir ici ? interrogea le médecin.

—Non, l'idée n'est pas de moi. Je la dois à la déclaration de M. de Jozères que ce Bricard lui avait été recommandé par madame, au service de laquelle il était précédemment resté.

—C'est la vérité, avoua la jolie femme. Bricard nous a servis... plutôt mon mari que moi. Le caractère un peu trisoo de M. d'Armangis ne lui rendant pas la place agréable, il nous demanda son congé. Je crus bien faire en le recommandant à M. de Jozères.

—Aussi, madame, suis-je accouru ici avec d'autant plus d'empressement que j'étais persuadé de voir tomber tout le prétendu mystère d'inscription russe qui se réduirait à un simple cadeau fait par vous à ce serviteur dont l'inscription du boîtier constatait le zèle... le dévouement, que sais-je ? N'est-ce pas, madame ?

Mme d'Armangis regarda le magistrat avant de répondre.

—Et pourquoi supposer que nous ne sommes pas étrangers à cette inscription ? demanda-t-elle en souriant.

—Mais, madame, n'êtes-vous pas Russe ?

—Mon premier mari était Russe... mais moi je suis Française pur sang.

—Alors la montre ne peut-elle être un don de votre premier mari à ce domestique ?

Mme d'Armangis fit entendre un petit rire, sans doute pour dissimuler le secret dépit d'être obligée de confesser son âge.

—Non pas, dit-elle. Bricard est entré à mon service il y a trois années à peine... et voici vingt-six ans que j'ai perdu M. le comte de Gabrinoff.

—Vingt-six ans ! votre premier mariage date de vingt-six ans ! s'écria le commissaire que la vue de l'éblouissante beauté de cette femme rendait inouï.

Mme d'Armangis accueillit avec un salut de tête cet étonnement si flatteur et ajouta bravement :

—J'ai quarante quatre ans, monsieur. Le diable qui prétend qu'on ne doit avoir rien de caché pour son confesseur et son médecin, aurait pu ajouter : ni pour son commissaire de police.

Puis d'un ton qui se fit plus grave :

—Oui, quarante-quatre ans, continua-t-elle, ni plus ni moins. La mort de M. de Gabrinoff a eu un trop fatal retentissement pour qu'il me soit permis de cacher une seule année.

Le commissaire comprit qu'il avait réveillé un triste souvenir, tout à fait étranger à la mission qui l'amenait. Il s'empressa donc de revenir au but de sa visite :

—Ainsi, madame, dit-il, vous ignorez la provenance de cette montre de Bricard ?

—Tout comme M. et Mme de Jozères, ses derniers maîtres, je n'ai pas remarqué si mon domestique en possédait une... A plus forte raison je ne saurais parler de l'inscription du boîtier. Peut-être était-elle simplement l'adresse, un peu trop longuement détaillée, du bijoutier russe qui a fabriqué l'objet. Faut-il de pouvoir en comprendre les mots, Bricard avait sans doute attribué à ces lignes un sens mystérieux.

Après cette explication entendue, le magistrat crut devoir adresser quelques excuses pour l'insistance qu'il avait montrée :

—Veuillez, madame, si j'ai pu être importun, n'en accuser

que mon obéissance aux instructions que j'ai reçues. La police veut avoir le dernier mot sur ce crime qui l'intrigue fort à cause de la trouvaille faite dans les vêtements de la victime.

—Quelle trouvaille ? interrogea la belle femme qui, maintenant debout devant la glace, redressait une boucle de sa chevelure.

—Quand on a ramassé Bricard, il était porteur d'un assommoir et d'une paire de menottes, ce qui donnerait à croire qu'il allait lui-même tenter quelque mauvais coup. Peut-être est-ce celui qu'il avait choisi pour victime qui a été son meurtrier ?

A ce moment, le sable de la cour cria sous les roues d'un élégant coupé qui, sortant des communs, vint se ranger devant le perron de l'hôtel.

—Comment ! déjà l'heure du bois ? s'écria Mme d'Armangis en regardant la pendule du boudoir.

Le commissaire comprit l'adroit congé qui lui était donné. Aussi bien n'avait-il rien de plus à apprendre que les très vagues renseignements qu'il avait su obtenir. Il s'inclina donc en disant :

—Je ne veux pas vous priver de l'agréable promenade que vous promet ce beau soleil d'hiver dont nous jouissons aujourd'hui.

—Bonne chance dans vos recherches, monsieur ! souhaita-t-elle de sa plus aimable voix en l'accompagnant de trois pas.

—Oh ! j'atteindrai le coupable ! dit le partant qui faisait son dernier salut.

Debout au milieu du boudoir, Mme d'Armangis, à travers la glace de la fenêtre, suivait des yeux le commissaire qui traversait la cour.

—Comment cet imbécile de Bricard s'est-il fait tuer ? murmura-t-elle involontairement à mi-voix.

—Hein ! fit le docteur qui, derrière elle, avait aussi regardé s'éloigner le magistrat.

Mme d'Armangis se retourna.

Au lieu du visage troublé qu'il s'attendait à voir, Perrier ne rencontra qu'un sourire sur les charmantes lèvres de Mme d'Armangis, qui répondit d'une voix enjouée :

—Vous allez rire de moi, mon ami. Eh bien, j'avoue que cet homme, avec son histoire de menottes et de casse-tête, m'a intéressée... moi que vous appelez la reine des indifférentes... ce qui est vrai, car l'indifférence conserve la beauté. Pour cette fois, je suis dans mon tort ; cette trouvaille faite sur le cadavre m'intrigue ; je suis certaine que j'en rêverai.

Avant que Perrier eût répondu un mot, et comme si elle avait déjà oublié ce sujet qu'elle prétendait l'avoir ému, Mme d'Armangis s'écria vivement :

—Mais, à propos, docteur, je ne sais pas encore quel bon vent vous a conduit chez moi ?

Tout cela avait été si fiévreusement débité que le visiteur ne pouvait être dupe de cette comédie qui tendait à lui cacher une profonde inquiétude. Il feignit néanmoins d'être joué et répliqua :

—Je me présentais chez vous comme ambassadeur... comme messager.

—Ah ! bon Dieu ! de quel ton vous me dites cela ! Et est-ce message de paix ou de guerre ? dit-elle joyeusement.

—Messager d'amour, appuya le médecin avec calme.

Mme d'Armangis partit d'un franc éclat de rire au nez du docteur.

—Comment ? vous ! Perrier, vous qui me connaissez vous vous êtes chargé d'une pareille commission. Mais regardez donc

dans la glace votre figure de Mercure galant. Vous avez presque l'air de vous prendre au sérieux dans cette tâche de me parler d'amour par procuration. Avez-vous bien du temps à perdre pour l'employer à une aussi inutile besogne ?

Elle ne se trompait pas en parlant de l'air sérieux du docteur, car celui-ci reçut sans broncher toute cette tempête de gaieté.

Entre deux éclats de rire, Mme d'Armangis, qui s'était jetée sur un divan, continua d'un ton qui débordait d'hilarité moqueuse :

—Et, monsieur l'ambassadeur, peut-on savoir le nom du niais qui vous a chargé de me faire connaître son amour ?

Le médecin romua la tête en riant à son tour.

—Mais, dit-il, chère madame, si vous aviez bien voulu ne pas m'interrompre dès le début, vous auriez reconnu qu'il n'est nullement question de vous.

En une seconde, Mme d'Armangis fut sur pied, sérieuse et inquiète.

—Et de qui donc s'agit-il ? demanda-t-elle d'une voix brève.

—Je viens vous demander la main de Mlle Blanche, votre fille, pour un jeune homme auquel de Jozèzes et moi nous intéressons vivement.

—Que votre protégé cherche ailleurs, dit-elle sèchement. Le jour où je voudrai établir Blanche, je saurai bien lui trouver un parti dans mon monde, sans avoir besoin de...

Elle n'osa achever sa phrase. Le ton de morgue qui l'avait accentuée finit même par s'éteindre avant les derniers mots.

—Oh ! oh ! ricana le docteur, vous avez bien tort de vous arrêter. " Sans avoir besoin de vous adresser à moi. " N'est-ce pas cela que vous alliez dire ?

Elle fit un brusque signe de tête.

L'ironique calme de Perrier lui faisait naître au cœur une sourde crainte qu'elle s'efforçait de maîtriser.

—Je comprends votre dédain, chère dame, continua ce dernier, vous avez cru que mon protégé était un pauvre hère. Rassurez-vous. Notre jeune homme nous intéresse tellement, de Jozèzes et moi, que le jour du mariage nous lui comptons une somme de cinq cent mille francs.

—Vous ! s'écria Mme d'Armangis dont les yeux s'arrêtèrent étonnés sur le docteur.

—Oui, nous... le jeune homme nous inspire beaucoup de... sympathie.

Elle prit vivement Perrier par le bras, et, l'attirant à ses côtés sur le divan en même temps qu'elle s'y laissait tomber :

—Voyons, docteur, dit-elle d'une voix altérée, ne jouons pas sur les mots. Cette prétendue sympathie s'appelle de la crainte. Or, si vous tremblez, de Jozèzes et vous... je dois être aussi menacé.

Perrier inclina la tête.

Cette muette réponse fut comprise.

—Bien, fit-elle. Et d'où nous est venu le danger ? Saint-Dutasse n'est-il pas mort ?

—Mort et enterré. Seulement nous avons chanté victoire trop tôt. Le chevalier s'est donné un héritier qui, aujourd'hui, nous arrive menaçant et avide.

—Et il aime Blanche ?

—Il n'en a pas soufflé mot... pas plus que de vous madame.

—Mais alors je n'ai rien à craindre, s'écria la belle coquette avec une soudaine joie.

—Euh ! euh ! ricana Perrier, votre tour n'est pas venu... voilà tout... mais il arrivera, soyez-en bien certaine. Il faut donc de vous-même prévenir le danger... d'autant plus qu'il me semble que...

A son tour, il hésita à finir.

—Achevez, fit-elle, que croyez-vous ?

—Je ne sais trop pourquoi je m'imagine que l'affaire Bri-card, si on la creusait à fond, doit compliquer votre situation. Comme vous le disiez tout à l'heure vous rêverez de cette paire de menottes et de ce casse-tête.

Mme d'Armangis éclata d'un rire qui sonna faux.

—Où donc, mon cher, allez-vous chercher pareilles sottises ?

—En ce cas, madame, vous écoutez ces sornettes bien sérieusement, car voici dix minutes que, sans vous en apercevoir, vous déchirez la superbe dentelle de vos manchettes, fit observer le docteur.

—Résumons-nous. Que veut cet homme ? dit-elle d'un ton résolu en cessant de ruser.

—Il n'a pas encore précisé le chiffre de ses ambitions. A notre demande, il a seulement répondu qu'il voulait un brillant avenir assuré. De Jozèzes et moi nous lui donnons cinq cent mille francs pour ce que nous concerno. Nous avons pensé que votre vif désir de ravoïr certains papiers que vous connaissez vous ferait contribuer pour pareille somme à l'avenir de notre... protégé.

—Mais, vous le savez, je n'ai plus de fortune. Tout ici appartient à mon mari. Je ne puis donc me procurer ce demi-million.

—Aussi avons-nous pensé à vous tirer d'affaire et nous en avons trouvé le moyen.

—Quel moyen ? fit-elle, haletante d'angoisse.

—Mais je viens de vous le faire savoir, chère madame, dit tranquillement le docteur. Accordez nous la main de Blanche, à laquelle son père, dit-on, doit donner un demi-million de dot.

Lors l'entendant revenir sur le mariage de sa fille, Mme d'Armangis ne retrouva plus cette hautaine insolence avec laquelle elle avait accueilli la première demande.

—Mais, dit-elle, en supposant que je consente à cette union que vous proposez si brusquement, qui nous dit que mon mari acceptera aussi facilement ce gendre qui lui tombe des nues.

—Oh ! oh ! vous savez le dicton : Ce que femme veut... Et puis, après tout, notre jeune homme peut entrer hardiment en ligne, il est jeune, joli garçon, distingué... Il a donc des chances de plaire.

—Il paraît que vous l'avez étudié de longue date.

—Pas le moins du monde. Je l'ai vu hier pour la première fois chez lui et, le soir, je l'ai reçu à dîner. Si peu de temps que comptent mes rapports avec cet héritier, ils m'ont suffi pour reconnaître en lui un gaillard audacieux... et impatient d'exploiter la succession du chevalier. Croyez-moi, madame, ne laissons pas les dents lui pousser trop longues, car il nous dévorerait.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

## SOUVENIRS DE GUERRE

O'était le 24 décembre 1870, époque néfaste ! On s'était battu la veille à Pont Noyelles, et les Allemands occupaient le village de Beaucourt, dans la vallée de l'Hallue, en Picardie. Là aussi l'action avait été vive.

Le dernier coup de feu, parti d'un toit, avait tué roide un colonel prussien. Dans les clos, les vergers, le rang moirait la neige. Derrière les haies, dans les chemins, le long des tourbières, gisaient les cadavres sans sépulture, parmi les fanges, congelés.

\*\*\*

Les vainqueurs, à Beaucourt, emplissaient les demeures, brutalisant les villageois, outrageant les femmes, pillant les armoires, dévalisant la huche, vidant le cellier. Que de rages comprimées !... Quelle consternation !

En ce temps, habitait à Beaucourt dans une petite ferme, à l'entrée, un ménage connu et estimé de tous. Tchoth Baptiste Lalo, comme on appelait l'homme, était un travailleur entendu et vaillant. Sa femme Sidonie, une Picarde accorte, ne lui cédait en rien. Elle n'avait pas son égale à diriger une basse-cour. Jamais couple ne vécut plus étroitement. Quinze ans déjà qu'ils étaient mariés, à l'époque de l'invasion. Leur bonheur, jusque-là, n'avait pas eu un instant de trouble.

Aussi Baptiste fut-il d'abord comme atterré par l'affreux malheur qui frappait le village. En même temps, toutes les angoisses de la ruine vinrent l'assaillir. Lui qui avait répandu tant de sueurs, pris tant de peines !... La ferme regorgeait de Prussiens ; il n'était plus chez lui. On avait fait main basse sur ses biens. Le gaspillage et l'orgie régnaient dans sa maison.

—Ah ! s'ils n'étaient que dix ! s'ils n'étaient que dix ! répétait-il par moment, avec une expression farouche du geste et du regard.

Puis il se prenait à errer dans sa cour, écoutant avec stupeur ce tumulte nouveau pour lui, ces voix rauques, ces chants barbares, ce fracas d'armes, ce va-et-vient soldatesque, cet écroulement de ses joies et de son labeur.

Et il se redisait avec rage, frappant son front du poing, les yeux hagards :

—Ah ! les brigands !... s'ils n'étaient que dix !

\*\*\*

Sidonie ne quittait pas son homme, sachant ce qu'il souffrait d'un tel désastre. Elle perdait, à le consoler, les couleurs de sa joie fraîche comme la pomme à couteau, elle, la Picarde accorte, qui ne voulait pas paraître découragée.

—Laisse faire, disait-elle à Baptiste — c'est ainsi qu'elle l'appelait en langue picarde — laisse... le champ nous restera. Nous travaillerons à deux, comme quatre ; les pertes seront vite réparées.

Elle parlait ainsi d'un air orfino, la brave femme ; au fond, elle n'était pas rassurée. Les regards lubriques de ces soldats, toujours portés sur elle, l'obsédaient. Les propos échangés entre eux, sans qu'elle les comprit, la troublaient.

Elle eût voulu être laide, vieille, repoussante, car elle devinait la passion bestiale chez ces hommes grisés de poudre et d'ou-de-vie. En sorte que Sidonie ne quittait pas Baptiste, qui lui-même avait compris ce danger. La pensée en était pour

lui une torture atroce. Il eût volontiers souscrit à la ruine entière, rien que pour écarter la menace d'un pareil déshonneur.

Aussi, comme un soldat, de son pas lourd, faisait mine, un moment, d'approcher la fermière :

—Qu'il ne te touche pas, clama le Picard d'une voix semblable à un râle. Qu'il ne te touche pas, ou je le tue !

\*~\*~\*

Dans la soirée de ce jour d'épouvante, de nouveaux détachements prussiens, dirigés sur Beaucourt, y prirent logement. Baptiste Lolo dut accueillir ces nouveaux hôtes, qu'il laissa s'installer à leur guise, avec le stoïcisme d'un désespéré. Plusieurs d'entre ces derniers ne trouvaient pas, cependant, où coucher. Ils témoignèrent de leur désappointement par des cris, des menaces, auxquelles le malheureux fermier ne fit réponse qu'en offrant à ces soudards de les conduire à une hutte pleine de paille qu'il avait dans son champ, à deux portées de fusil. L'offre fut acceptée par six Prussiens qui, tout en grognant, se mirent à sa disposition.

—Vions, femme, dit Baptiste à Sidonie ; tu m'aideras à débarrasser la hutte.

En parlant ainsi, le fermier s'arma d'une fourche en fer, longuement manchée, dont il se servait d'habitude pour atteindre la botte aux chevaux, sur le grenier à foin. Une terrible arme pour quelqu'un qui l'eût examinée de près ; mais les Prussiens, qui étaient armés aussi, n'y prirent pas garde.

On se mit en route, Sidonie, en avant, portait un falot. Son mari venait ensuite, la fourche à l'épaule, et les soldats suivaient. La neige tombait en tourbillons. Il faisait un vent âpre, la campagne était lugubre. De tous côtés, les chiens hurlaient à la mort.

On arriva en peu de temps. La hutte était de celles qu'ont les petits cultivateurs dans leurs champs, soit pour y mettre des poules, soit pour s'abriter de la pluie, à la saison des travaux. Elle embrassait une circonférence de deux mètres de diamètre environ, et son toit de fagots se terminait en pointe comme celui d'une tour. Elle avait une seule ouverture, une porte basse sur le devant, par laquelle un homme ne passait qu'en se pliant en deux.

Baptiste Lolo, à peine arrivé, s'employa silencieusement à débarrasser la paille qui remplissait intérieurement la cabane. La paille était liée ; il l'attirait à lui avec sa fourche et la rangeait indifféremment contre le mur, à l'extérieur. Il n'en laissa de dans que ce qu'il fallait aux soldats pour coucher mollement. Cette besogne faite, il fit signe à sa femme et ils allaient tous deux se retirer, quand un des Prussiens que ce gîte improvisé avait mis en belle humeur, s'avisait de prendre Sidonie par la taille et de vouloir l'attirer après lui dans la hutte.

La Picarde se débarrassa prestement, mais son mari était déjà intervenu, brandissant sa fourche sur la poitrine du soldat. Celui-ci tira son sabre et proféra des juréments auxquels se mêlèrent aussitôt ceux de ses compagnons.

Une collision sanglante allait suivre ; Sidonie, pour l'éviter, éteignit brusquement son falot, saisit Baptiste par le bras et, malgré sa résistance, l'entraîna à sa suite à travers la campagne, dans l'obscurité. Les Prussiens se seraient mis à leur poursuite ; mais, outre qu'ils n'y voyaient pas, ils avaient les pieds gonflés par la marche, en sorte qu'ils durent renoncer à poursuivre les

deux villageois. Seulement ils poussèrent des imprécations formidables, annonçant les plus graves sévices pour le lendemain.

\*~\*~\*

Baptiste et Sidonie, une fois hors de poursuite, avaient repris le chemin de Beaucourt. Comme on approchait, le fermier s'arrêta et, s'adressant à sa femme :

—Non, dit-il, je ne remettrai plus les pieds à la ferme tant que les Prussiens y seront. Viens, nous nous cachons ; nous mangerons où nous nous trouverons... Le bon Dieu aura pitié de nous.

Sidonie approuva entièrement cette résolution. Après ce qui venait de se passer, elle sentait qu'il n'y avait plus de sécurité pour eux au milieu de tant d'ennemis. Elle suivit donc Baptiste, qui prit immédiatement dans la direction des Tourbières, où il savait trouver un abri contre la neige qui continuait à tomber.

En effet, ils arrivèrent bientôt à une tranchée nouvelle que les eaux n'avaient pas encore envahie, et dans laquelle une sorte de hangar, pratiqué à la hâte, servait déjà d'asile aux malheureux chassés des maisons. C'est en compagnie de ces pauvres êtres désolés que Sidonie et Baptiste prirent place autour d'un feu de tourbe, et s'installèrent pour passer la nuit. La fermière était brisée de fatigue, et, malgré l'angoisse de la situation, elle s'endormit au bout de quelques instants.

\*~\*~\*

Deux heures avaient sonné au clocher du village. Tout le monde dormait dans la tourbière, à part Baptiste.

Une fièvre intense dévorait celui-ci. Une tempête de haine grondait dans son sein. On avait pris son bien, outragé sa femme... Et, sous l'influence de la fièvre, la tête du malheureux s'exaltait de plus en plus. Un moment, il se leva. Quelqu'un qui l'eût vu ainsi à la pâle lueur du feu de tourbe, eût reculé d'épouvante. D'un pas automatique, le fermier alla prendre sa fourche qu'il avait laissée à côté, il la considéra un instant, la brandit tout à coup avec fureur et, gagna la sortie de la tranchée, il disparut.

Suivons dans la nuit glaciale cet homme pris d'un délire homicide. La neige tombait plus épaisse, les chiens aboyaient toujours à la mort.

\*~\*~\*

Tout Baptiste, muni de sa terrible arme, avait franchi à grands pas la distance qui le séparait de son champ. Il se glissa le long de la haie et s'approcha de la hutte où étaient couchés les Prussiens. L'un de ces derniers était en sentinelle devant la porte, auprès d'un feu de souche qu'il avait allumé. Las de rester debout, il s'était assis sur une botte de paille. Baptiste vit à son attitude qu'il dormait. Alors, le fermier fit un grand détour et revint vers la hutte, en prenant par derrière. La neige étouffait ses pas ; au reste, il rampait plutôt qu'il ne marchait. Il arriva ainsi, retenant son souffle, à deux mètres du factionnaire, qui n'avait pas bougé. Baptiste se dressa soudain, et, appelant à lui toutes ses forces, il plongea son arme dans le dos du Prussien. Celui-ci tomba le visage dans le brasier sans pousser une plainte.

Le fermier ne perdit pas un instant. Saisissant au bout de sa fourche la botte de paille sur laquelle le factionnaire était

assis, il y mit le feu et, tout d'une poussée, la jeta dans la hutte où dormaient les cinq compagons de la victime. Il se fit un tumulte dans l'étroit réduit. "Der Teufel! Der Teufel!" firent les voix des dormeurs, réveillés en sursaut, et déjà suffoqués par une fumée intense. Des hurlements suivirent. Le feu s'était communiqué à la paille formant litière et gagnait déjà le toit de fagots.

Le formier se livrait en même temps à une infernale besogne. Placé devant l'étroite porte de la hutte, comme devant la bouche d'un four, il plongeait incessamment son arme à l'intérieur, et perçait à droite et à gauche les Prussiens que les flammes dévoraient déjà. Ce fut dès lors un auto da fé épouvantable, indescriptible. Baptiste n'avait plus rien d'humain, on eût dit un démon.

Le toit de la hutte brûlait à son tour, ce fut comme la fin de cette œuvre de vengeance atroce et d'extermination humaine.

\* \* \*

Le silence se fit. On n'entendit plus que le crépitement de la flamme qui montait de l'horrible bûcher. Baptiste laissa tomber ses bras; il était épuisé. Mais une joie diabolique éclatait sur son visage. Restait le cadavre du factionnaire, étendu à ses pieds. Il le poussa à son tour dans la fournaise.

— Que son sort soit commun, dit-il, avec une expression féroce — et il raviva encore une fois les flammes, pour leur faire dévorer cette dernière proie.

Puis, comme pris de terreur, le paysan s'enfuit; il éprouvait maintenant une sorte d'horreur et d'épouvante de ce qu'il avait vu, mais il restait comme une joie et une sorte d'orgueil de sa vengeance. On l'aurait tué, en ce moment, il serait mort content et fier de lui. Et pourtant il trouvait affreux ce qu'il venait de faire.

\* \* \*

Une heure plus tard, les Prussiens qui occupaient Beaucourt reçurent ordre de se porter en avant. Ils partirent sans rien savoir de l'horrible drame de la hutte.

Baptiste Lalo et sa femme Sidonie s'exilèrent néanmoins pendant quelque temps du village; mais on n'a jamais entendu dire que l'autorité militaire allemande ait fait des recherches à l'égard de la disparition des six soldats brûlés vifs.

Aujourd'hui, le fait est connu dans toute la Picardie. Il m'a été conté à Beaucourt même par un vieillard que j'avais rencontré, assis sous un saule, au bord de l'Halque. Les pommiers étaient en fleurs, les colzas s'étendaient comme une lave d'or sur toute la campagne, l'air était tiède, les oiseaux chantaient. Et le vieillard me montra dans l'éloignement une cabane toute neuve autour de laquelle s'ébattaient des canards et des poules...

— C'est là, fit-il, le bras tendu, avec un calme sourire.

Un homme, non loin de là, binait un champ d'oillettes, en chantonnant un refrain du pays.

Le vieillard me le désigna aisei.

— C'est lui, murmura-t-il, c'est Tchot Baptiste.

X. X.

Lu sur un album :

"Les cerises rougissent quand elles sont mûres.

"A ce moment-là, il y a longtemps que les femmes ne rougissent plus."

## PRIMES !

### AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, tel que plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1<sup>er</sup> Janvier 1881 au 1<sup>er</sup> Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus de puis le commencement de cette histoire.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: — Un an, \$1.00; six mois, 60 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 60 cents en plus par année.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1<sup>er</sup> janvier 1880), et que nous fournirons sur demande:

Première ANNÉE, 1880 — Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — Jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet — *Les Drames de l'Argent et Le Meurtre de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, Éditeurs.

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)